

voyais distinctement les granites, les gneiss et les micaschistes se décomposer en leurs éléments. Les feldspath ondulaient en laves prodigieuses, les quartz coulaient en fleuves d'une limpidité parfaite et les micas recouvraient d'un dôme cristallin et flexible toute cette matière liquéfiée. Au centre de ces ondes minérales apparaissaient de nombreuses taches aux teintes ardentes et variées, de nombreux filons liquides éclatants.

Eblouie d'abord, ma vue s'habitua peu à peu à cette incandescence, s'y plongeait avidement et j'assistais troublé et ravi à cette analyse merveilleuse de la roche aux entrailles indestructibles.

Le phénomène, cependant, touchait à sa fin, et la synthèse de toutes les substances désagrégées ou liquéfiées s'accomplissait presque subitement. La matière reprit sa structure primitive.

La lumière semblait avoir changé de nature. Elle ne transformait plus les minéraux, mais elle pénétrait plus loin dans les profondeurs de la terre et mes yeux se reposaient alors sur les eaux bleues d'un lac entouré de mornes arrondis, complètement dénudés et tout sillonnés de filons entre-croisés de toutes couleurs. Les rives de ce lac étaient formées d'un sable très fin, très aggloméré et d'un blanc jaunâtre rosé. J'en distinguais nettement la texture et la composition. C'était du kaolin très pur, qu'eussent envié les fabriques illustres de Saxe, de Sèvres et de Limoges.

Du pied des roches, immergeant du kaolin même, s'élançaient plusieurs veines parallèles, d'un rouge sang de bœuf tacheté de violet irisé. Je reconnaissais le cinabre, si précieux comme minerai de mercure. Plus loin, des filons noir mat et noir brillant, constellés de parcelles lumineuses, se cotoyaient en gagnant le sommet des hauteurs. C'était de la galène et de l'oxyde d'étain ou cassitérite.

Plus loin encore, encastrés dans la pierre, je voyais d'énormes cristaux hexagonaux de molybdénite, de bismuthine, de cobalt arsénical; et des filaments d'argent natif rejoignaient des pépites d'or pur verdies par la lumière mystérieuse qui éclairait toutes ces richesses. Au-dessous, les minerais de cuivre se mélangeaient aux minerais de nickel, et les fers spathiques et oxydulés le disputaient aux oligistes et au fer hydraté.

Je ne savais où arrêter mes regards séduits et je baissais les yeux pour reposer un instant ma vue fatiguée par tant de splendeurs.

J'étais au comble de mes vœux. Ces gisements que j'avais tant cherchés étaient là, à quelques pas de moi. Je les voyais. Un effort, et je les touchais.

Je n'avais jamais douté de leur existence. Je savais que les lois de la nature sont invariables et que Celui qui les conçoit ignorait le caprice. Je ne pouvais douter qu'aux lieux où il avait placé des granites, des gneiss et des micaschistes, il n'eût également placé les substances minérales qui les accompagnent toujours. Et je relevai les yeux.

Toutes les matières que j'avais contemplées quelques instants avant avaient disparu et des gemmes étonnantes les avaient remplacées.

Des grenats énormes jetaient des lueurs de sang. Des tourmalines noires lustrées et cannelées s'élançaient d'un seul jet de la base des rochers jusqu'à leur

sommet. Des corindons répandaient des feux rouges; des topazes jaunes, des beryls vert d'eau et des spinels bleus étincelaient partout. C'était un éblouissement.

Un prisme hexagonal énorme, au sommet coupé parallèlement à la base et comme décapité, couronnait le faite de la montagne. Il était d'un vert d'herbe très doux et de la transparence la plus parfaite et la plus pure.

C'était une émeraude. Et quelle émeraude! Les richesses du monde entier, les bijoux réunis de toutes les couronnes de l'univers n'auraient pu suffire à en payer la valeur.

Je n'y tins plus et m'élançai d'un bond vers cette merveille....

Une impression de froid désagréable me saisit, et tout à coup le spectacle qui se déroulait à mes yeux disparut, et je me réveillai barbotant dans la mer, où je venais de choir idiotement.

La lueur tremblotante du feu de veille des sauvages était seule perceptible encore, et l'obscurité m'enveloppa de toute part.

Hélas! J'avais rêvé.

HENRY DE PUYJALON.

LE MEILLEUR MOMENT DES AMOURS.

Le meilleur moment des amours
N'est pas quand on dit : je t'aime.
Il est dans le silence même
A demi rompu tous les jours;

Il est dans les intelligences
Promptes et furtives des cœurs;
Il est dans les feintes rigueurs
Et les secrètes indulgences;

Il est dans le frisson du bras
Où se pose la main qui tremble,
Dans la page qu'on tourne ensemble
Et que pourtant on ne lit pas.

Heure unique où la bouche close
Par sa pudeur seule en dit tant !
Où le cœur s'ouvre en éclatant,
Tout bas, comme un bouton de rose!

Où le parfum seul des cheveux
Paraît une faveur conquise !
Heure de la tendresse exquise
Où les respects sont des aveux!

SULLY PRUDHOMME.

ZOLA.

C'est au lendemain de son troisième échec à l'Académie qu'il me fait plaisir, à moi Français, de lui crier du fond de l'Amérique: "Bravo! C'est bien mérité." Car, si je suis inconnu, je suis, du moins, une des voix de cette foule que les œuvres de cet écrivain ont toujours écœurée et qui, vivant loin du pays natal, aurait désespéré de la patrie si Zola était entré à l'Académie, à la veille de la condamnation du grand Français!

Je sais bien que plus d'un salon littéraire se complaît dans la lecture des *Rougon-Macquart* ou de la *Débâcle*; je sais bien qu'on y a trouvé, paraît-il, des beautés comme des sensations nouvelles, et que certaines "haultes et honestes dames" se délectent à la lecture des amours de Nana au fond de leur boudoir. Je ne doute pas enfin